Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 28 (1960)
Heft: 8

Artikel: Le chemin difficile
Autor: Hubert, Jean-Claude
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-570552

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.09.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

que fumées, descriptions inutiles, digressions, philosophie indigeste et mauvaise littérature.

Mais, je le répète, la majorité des Critiques a crié au génie. C'est peut-être une tradition admise quand ils ne comprennent pas ? Moi, je préfère dire que je n'ai pas compris et que ce genre de livres m'ennuie. Opinion toute personnelle dont on ne me fera pas démordre mais que je ne désire pas faire partager . . .

Lisez : « Les désarrois de l'élève Törless » si vous en avez envie. Mais je vous conseille surtout de lire : « L'an n'aura plus d'hiver », et je vous supplie d'aimer : « Chaque homme dans sa nuit ».

R.G.D.

1) Editions Plon — 1960
2) Editions Julliard — 1960
3) Edition du Seuil — 1960

Le chemin difficile

par Daniel

La portée exacte de nos actes demeure un mystère. Elle appartient à un destin inexplicable que ni l'horoscope ni les lignes de la main ne parviendront jamais à prévoir. Et c'est beaucoup mieux ainsi. Car s'il y a des surprises franchement désagréables, il y en a aussi d'autres dont on peut tirer le meilleur parti possible. Tout dépend, en fin de compte, de la droiture de celui qui, bon gré mal gré, est le héros d'une aventure, que celle-ci soit gaie ou triste. Et c'est à ce seul prix que la vie a un sens.

Il y a longtemps de cela que, dégoûté de tout, trahi par l'être que j'avais le plus aimé au monde, de guerre lasse et sans trop y croire, je m'étais laissé aller à mettre une annonce dans un joural qui défend notre cause. Sa rédaction n'avait pas été facile. Que dire, en quelques lignes, qui puisse traduire mon réel désir de recommencer ? Les mots justes me manquaient. Le texte que j'envoyai ne me satisfaisait nullement. Mais plus j'y réfléchissais, et plus je me trouvais à court d'imagination.

Je reçus quelques lettres. Aucune ne retint mon attention. Sans doute était-ce ma faute! Que n'avais-je été plus explicite! L'invraisemblable légèreté de mes correspondants augmentait encore mon désarroi. On m'offrait de jouer un jeu dont j'ignorais les règles les plus élémentaires. Dans tous les cas, une réponse négative fit avorter des relations que je ne jugeai pas utile d'établir. L'anonymat, que je réprouve, a parfois du bon !

Contre toute attente me parvint encore une lettre, en retard sur les autres. L'écriture révélait un état d'inquiétude profonde; pour sa part, le contexte témoignait d'un déséquilibre qui me fit mal. Je n'en étais pourtant pas arrivé là !

Je répondis, livrai sans crainte mon nom et mon adresse et attendis la réaction. Des jours passèrent. Enfin me parvint un appel téléphonique. Mais chaque mot coûtait un gros effort à celui qui le prononçait. Je me montrai patient et compréhensif. Et nous fixâmes un rendez-vous.

L'entrevue eut lieu chez moi. L'homme que j'avais devant ma porte, d'emblée, me parut sympathique. Agé d'une trentaine d'années, il était

médecin et faisait un stage d'étude dans ma ville où il songeait d'ailleurs à s'installer par la suite. On devinait en lui une culture solide, ce qui me ravit.

Conversation nourrie, riche, qui se prolongea assez tard dans la nuit. Mais de notre vie intime, nous ne racontâmes pas grand-chose quoique des deux, à ce sujet, je fus celui qui se montra le plus loquace. Mon correspondant, visiblement, était sur ses gardes. Mais à quoi bon se presser ? Il me plaisait; je ne lui étais pas indifférent. Le temps ferait le reste !

Les fêtes de fin d'année nous séparèrent.

— Je dois les passer au sein de ma famille, me déclara Robert (tel était son prénom).

Privé de sa présence, j'eus tout le loisir de mesurer à quel point déjà je tenais à lui. Je m'ennuyai à mourir mais j'eus soin de ne point lui en parler, non plus d'y laisser paraître dans les lettres que nous échangeâmes.

Il revint à la fin du mois de janvier et nous recommençâmes à nous voir de plus en plus fréquemment.

Ses visites m'enchantaient. Je ne me lassais pas de l'entendre parler, d'échanger avec lui des propos passionnants au cours desquels nous touchions à tous les domaines et avec un entrain sans défaillance. Le dialogue était toujours possible et animé.

Je lui racontai ma vie, lui fis part de mes espoirs, de mes rêves. Robert ne se montrait pas aussi confiant. Il y avait en lui une étrange retenue. Pudeur exagérée ? Peu m'importait d'ailleurs. J'avais résolu d'être patient.

En fait, la confession devait être livrée, bribe par bribe.

— Je n'ai pas eu la vie facile, me dit un jour Robert. Moi aussi j'ai connu un être dont je m'épris follement. Mais, aveuglé par mes propres sentiments, je n'ai pu me rendre compte à temps de la comédie qu'il allait me jouer. Ah, si vous saviez tout !

Il n'a jamais été dans mes habitudes de questionner le prochain. Un jour, certainement, je saurai tout.

J'appris encore que son ami avait fait de la prison, qu'il avait volé, abusé de la générosité de Robert, faisant des dettes qu'il fallut payer pour éviter un scandale.

— Ma famille était derrière moi, qui me surveillait étroitement. Je devais composer, luttant entre mon amour pour un être qui ne le méritait pas et ma conscience qui se révoltait sans cesse.

Pour le consoler, je lui affirmai que, moi aussi, j'avais dû lutter sur plusieurs fronts à la fois afin de conserver mon équilibre.

— Oui, mais votre ancien ami a agi plus correctement que le mien, me fit remarqer Robert.

Ce qui était certain.

Ces confessions, échangées au cours de conversations toujours vivantes, nous rapprochaient insensiblement l'un de l'autre. Une affection de plus en plus grande inondait mon cœur et, déjà — n'est-ce point naturel ? — je me prenais à former de multiples projets. J'envisageais avec sérénité et une joie profonde mon existence aux côtés de Robert. Nous avions tant de choses en commun; tant de souffrances, de sacrifices et de songes nous étaient connus ! Evidemment, Robert ne cessait de me répé-

ter que je ne savais pas tout et se dérobait à certaines marques d'amitié — oh, bien modestes! — que j'aurais voulu lui témoigner. Mais que pouvait-il m'apprendre encore qui eût modifié l'évolution fatale de mes sentiments ?

Je n'attachais aucune importance au fait qu'il avait eu une existence mouvementée : qu'il avait accordé son cœur à un être veule et menteur; qu'il s'était même trompé à plus d'une reprise en essayant de porter ailleurs son affection. Ne l'aimais-je pas assez déjà pour le comprendre ? N'avais-je pas vécu, moi aussi, les affres d'une trahison et les désordres qui en découlent ?

Je me sentais habité, du reste, par une joie nouvelle que j'accueillais avec d'autant plus de reconnaissance que, depuis longtemps, je n'étais guère gâté à ce point de vue. J'avais tant besoin d'aimer; tant besoin aussi d'être aimé, de pouvoir compter sur quelqu'un et de savoir quelqu'un heureux par moi et avec moi ! Et ce désir, qui venait du plus profond de mon être, je le savais également partagé par Robert, en dépit de ses hésitations et de ses craintes.

J'irai même jusqu'à avouer que sa réserve me rendait singulièrement nerveux. Il ne dépendait que de moi d'intervenir et de donner à nos relations une orientation définitive, encore qu'une certaine timidité se manifestât qui marquait une affection dont je taisais les démonstrations par trop apparentes.

*

Un mardi, suivant une coutume qui faisait désormais partie de notre existence, mon ami vint diner chez moi.

J'étais en pleine forme et désireux de sceller avec Robert le pacte d'une amitié que je voulais totale et durable.

La radio nous promettait des œuvres symphoniques que nous aimions particulièrement et nous accueillîmes l'annonce du programme avec un plaisir mêlé d'impatience.

Après le repas qui, comme toujours, fut animé, nous nous installâmes pour réserver à la musique le respect qu'elle méritait pleinement.

La fin du concert nous permit de reprendre une conversation à laquelle nous tenions. Et s'il nous arrivait parfois de rester silencieux, ce n'était nullement parce que nous n'avions plus rien à nous dire mais bien plutôt parce que nous estimions utile de mettre de l'ordre dans nos pensées et de continuer, hors des mots, un dialogue désormais réservé à nos deux âmes.

Jamais, je n'avais connu une telle communion avec un autre, un tel accord dans les jugements que je formais, en sa compagnie, sur tel ou tel sujet !

Il n'y avait désormais plus de doute : nous étions faits l'un pour l'autre et je me devais, sans tarder, de venir à bout des dernières hésitations de mon ami.

Au moment de servir le thé, je ne sais par quel curieux hasard, nous nous trouvâmes debout au centre de la pièce. Bien que mon cœur battit très fort, je pris Robert par les épaules et l'attirai doucement contre moi. Il ne se défendit point; au contraire. Ses bras se refermèrent sur moi. Nous restâmes ainsi quelques secondes, sans rien dire.

— Robert, je t'aime, lui murmurai-je.

Mon visage s'approcha du sien.

Il prononça quelques paroles inintelligibles et puis, soudain, éclata en s'éloignant rapidement de moi.

— Non, non Daniel, c'est impossible. Tu ne sais rien !

— Mais oui Robert, tu m'as tout dit. Je sais tout de toi, de ton passé. Et même si tu m'as caché des choses, je m'en moque, je ne tiens pas à les connaître. C'est toi que j'aime, tel que j'ai appris à t'apprécier et à te vouloir.

Il était d'une pâleur extrême et il m'aurait effrayé si je n'avais éprouvé un violent sentiment d'angoisse.

— Daniel, je t'ai caché quelque chose de grave.

Il dit ces mots d'un ton brisé, ses yeux n'osant se poser sur moi.

— Quoi? Que m'as-tu donc caché? Dis-le-moi une fois pour toutes. Ne vois-tu pas que tu me tortures ?

— Je suis marié !

— Marié ? m'exclamai-je.

Certes, la surprise était de taille, mais presque malgré moi je m'écriai bientôt :

— Qu'importe Robert, je t'aime. J'ai besoin de toi comme tu as besoin de moi. Je ne veux plus rien savoir d'autre.

— Je suis marié et j'ai trois enfants, ajouta-t-il encore dans un souffle.

Je restai anéanti. Non, non, tout cela était impossible. Il mentait, il voulait me faire inutilement du mal.

— Marié, avec trois enfants ? Est-ce bien vrai ? Dis-moi que ce n'est pas vrai !

Si près de connaître le honheur; si près aussi de conclure pour toujours une amitié dont le temps nous avait permis de mesurer la valeur ! C'était plus que mon cœur pouvait supporter !

Robert partit sans que je m'en rendisse compte.

Je passai une nuit épouvantable, étant la proie de sentiments cruellement contradictoires. J'en voulais à mon ami. Pourquoi ne m'avait-il pas dit la vérité dès le début ? Pourquoi cette épreuve supplémentaire ? N'avais-je donc pas encore assez souffert ? Le bonheur me serait-il toujours refusé ? Qu'avait gagné Robert de jouer avec moi ?

Et puis, j'essayai de me mettre à sa place. A travers ses confessions, il m'était facile maintenant de retracer toute l'histoire de sa vie. Je le voyais aux prises avec l'incompréhension de sa famille; puis désemparé, demander conseil à de faux amis; ayant creusé le vide autour de lui, s'éprendre d'un inconnu et, au lieu de la joie tant attendue, traverser avec lui des années de luttes quotidiennes et de détresse; déçu, meurtri et fatigué, épouser la première jeune fille qui ait voulu de lui, croyant par là échapper à la tragique situation dans laquelle il se débattait.

Une confession immédiate et totale eut évité bien des malheurs, mais pouvais-je garder rancune à Robert de n'avoir pas eu le courage de me livrer dès le début et d'une seul coup son secret ?

L'irréparable avait été commis et il ne nous était désormais plus possible d'ignorer sa femme et surtout ces trois petits êtres auxquels mon ami avait donné la vie et qui avaient droit à tous les ménagements.

Je n'aime pas le mot devoir qui, trop souvent, couvre des choses peu avouables. Mais dans notre situation, c'est bien par devoir que nous devions renoncer l'un à l'autre, du moins sur un plan facile à définir.

Le lendemain matin, je réussis à le revoir. Lui non plus n'avait fermé l'œil de la nuit et nous portions tous les deux le même masque bouleversé et malheureux.

— Daniel, me dit-il, me pardonneras-tu jamais?

— Qu'ai-je à te pardonner ? Je sais qu'il y a des choses qu'on hésite à dire. Le temps passe et on se laisse prendre à son propre piège, répondis-je.

— Veux-tu encore me revoir ?

— Oui ! Tu demeureras mon ami. Je ne veux pas te perdre maintenant que je t'ai trouvé. J'ai besoin de toi comme tu as besoin de moi. Et les sentiments que j'éprouve pour toi sont suffisamment profonds pour me faire supporter l'épreuve qui m'est imposée. Compte sur moi, car ton existence ne va pas être toujours facile. Tu te dois à ta famille, à tes responsabilités, bien que celles-ci aillent à l'encontre de tes désirs les plus intimes. A nous de nous en accommoder. Et c'est au prix de ce sacrifice que nous pourrons nous regarder en face et que tu mériteras l'amour sinon de ta femme pour le moins de tes enfants qui, dans ce drame, ne sont pas fautifs et qui doivent être par conséquent ménagés.

— Merci, me dit Robert qui leva sur moi des yeux pleins de reconnaissance.

*

J'ai fait la connaissance de sa femme et de ses adorables enfants. Même, je suis devenu l'un des meilleurs amis de la famille. Si, au début, j'éprouvais une gêne bien compréhensible à me voir au milieu de ce petit monde, par la suite je suis parvenu à vaincre mon appréhension.

Robert a retrouvé son équilibre. Quand nous nous rencontrons, il me parle avec la plus grande franchise. Il sait que je serai toujours à ses côtés et qu'il peut tout me raconter.

— Si tu savais comme cette pensée m'aide et me console, me déclare-t-il souvent.

Notre renoncement ne s'est point fait sans luttes. Mais nous avons fini par y découvrir notre bonheur. Ni la femme ni les enfants de Robert ne seront jamais inquiétés et c'est bien là la plus belle satisfaction que des hommes de notre espèce, placés dans une semblable situation, puissent tirer.

En ce qui me concerne, je demeure avec ma solitude et une liberté parfois lourde à subir. Mais je ne suis point mécontent de moi et trouve dans la joie que je vois autour de moi ma véritable raison d'être.

Jean-Claude Hubert